

Entre la langue et la culture, l'identité francophone des jeunes en milieu minoritaire au Canada. Bilan des recherches.^{1,2}

Février 2002

Dallaire, C. et Roma, J. (2003). « Entre la langue et la culture, l'identité francophone des jeunes en milieu minoritaire au Canada. Bilan des recherches », (pp. 30-46). Dans R. Allard (dir.) *Actes du colloque pancanadien sur la recherche en éducation en milieu francophone minoritaire : Bilan et perspectives*. Moncton, NB : Association canadienne d'éducation de langue française (ACELF) et Centre de recherche et de développement en éducation (CRDE), Université de Moncton

Christine Dallaire, Professeure
et
Josianne Roma, Étudiante diplômée
École des sciences de l'activité physique
Université d'Ottawa
C.P. 450, Succ. A
Ottawa (Ontario)
K1N 6N5

Téléphone: (613) 562-5800, poste 4279
Télécopieur : (613) 562-5149
Courriel : cdallair@uottawa.ca

RÉSUMÉ

Le but cette communication est de faire le bilan de la recherche sur l'identité francophone des jeunes en milieu minoritaire en portant une attention particulière au rôle des activités parascolaires et des loisirs dans la reproduction identitaire. Nous présentons, dans un premier temps, une synthèse des écrits sur l'identité francophone des jeunes. Nous précisons dans un deuxième temps que les loisirs sous l'égide d'institutions propres aux francophones et leur contribution à l'intégration communautaire des jeunes ont à peine été examinés. Il nous semble important de mieux comprendre comment les jeunes participent à la reproduction de l'identité francophone dans le cadre de leurs propres initiatives de même que dans le cadre de leur participation à la vie culturelle francophone et aux activités communautaires. Nous offrons en conclusion quelques réflexions sur les pistes à poursuivre pour mieux saisir les transformations de l'identité francophone telle que vécue, choisie et pratiquée par les jeunes aujourd'hui.

Le 10 février 2001, les jeunes du Conseil de représentation de la Fédération de la jeunesse franco-ontarienne (FESFO)³ étaient réunis pour discuter de l'édition prochaine des Jeux franco-ontariens, l'activité la plus populaire de la FESFO. Des dix-sept étudiants et étudiantes des écoles francophones, âgés de 15 à 19 ans, présents à cette rencontre, seize d'entre eux avaient participé au moins une fois aux Jeux franco-ontariens. Pour entamer cette journée de discussion sur la mise en œuvre de l'événement et pour encourager ces adolescents à se remettre dans l'esprit des Jeux, l'agent de développement de la FESFO les invita à raconter ce que leur première participation aux Jeux franco-ontariens leur avait apporté. Chacun des témoignages de ces jeunes illustre comment cette expérience avait contribué à éveiller, sinon à raffermir, leur appartenance francophone. Plus précisément ils ont affirmé avoir retiré des Jeux les bénéfices suivants: une prise de conscience face à leur langue puisque au secondaire ce n'était pas *cool* de parler en français; le goût de parler en français; une confiance en leur langue; le désir de s'impliquer à l'école et/ou dans la communauté francophone; l'occasion de rencontrer d'autres jeunes francophones; une fierté des autres jeunes qui ont décidé de parler français; une fierté de leur héritage culturel; une meilleure compréhension des différentes réalités de l'Ontario français; une identité franco-ontarienne et une passion pour la francophonie. Décidément, selon ces jeunes, les Jeux franco-ontariens ont contribué à la manifestation et à l'expression de leur francité (appartenance francophone).⁴

Les associations jeunesse reconnaissent que les loisirs représentent le type d'activité préféré des jeunes et qu'à ce titre, ce type d'activités peut jouer un rôle important pour mousser leur francité et pour les intégrer aux communautés francophones. En effet, il y a dix ans, la Fédération de la jeunesse canadienne-française (FJCF)

soulignait dans le rapport final de Vision d'avenir, sa commission nationale d'étude sur l'assimilation, que les loisirs étaient un site prioritaire d'intervention pour freiner les transferts linguistiques vers l'anglais.

Cette partie [les loisirs] de la vie est intimement liée à l'expression du plaisir et, dans ce contexte, elle représente un axe de développement offrant des possibilités d'engendrer une adhésion enthousiaste des jeunes. Associer la langue et la culture françaises au plaisir représente presque une innovation pour les jeunes parce que leur expérience de la langue et de la culture françaises a été, plus souvent qu'autrement, associée à des contraintes ou à des sanctions. (FJCF, 1992, p. 129)

Des adultes ont aussi identifié les loisirs en tant que lieu propice pour développer l'identité francophone des jeunes. En outre, celui que l'on nomme le « père des Jeux de l'Acadie » remarquait, il y a plus de 15 ans, que «les sports et loisirs occupent une place primordiale dans la vie des jeunes. En effet, c'est grâce aux sports et aux loisirs que nous pouvons partager avec d'autres et apprendre à mieux nous connaître. » (Bélanger, 1985, p.74) C'est pour répondre au besoin d'occasions sportives « en français » que les Jeux de l'Acadie ont été créés en 1979.

Nous avons été invitées à participer à ce colloque dans le but de faire le bilan des de la recherche sur le rôle des loisirs et des activités parascolaires sur la reproduction identitaire des jeunes francophones en milieu minoritaire. Comme il existe très peu d'études ayant porté sur cette question spécifique, il est apparu plus approprié de présenter un tableau d'ensemble de l'identité des jeunes, tout en mettant l'accent sur la contribution que l'étude des loisirs pourrait apporter à la compréhension de cette

problématique. Dans un premier temps, nous présentons, dans le corps du texte une synthèse des études sur l'identité francophone des jeunes, soit les marques identitaires qu'ils choisissent et leurs pratiques linguistiques ainsi qu'un bilan des analyses qui tentent d'expliquer la place grandissante qu'occupe l'anglais dans leurs pratiques quotidiennes. Dans un deuxième temps, nous précisons que les loisirs sous l'égide d'institutions propres aux francophones et leur contribution à l'intégration communautaire des jeunes ont à peine été examinés. Malgré la multiplication des initiatives visant à offrir des activités de loisirs « en français », des initiatives associées notamment aux écoles francophones, les travaux sur leur influence à l'égard de la francité des jeunes sont rares. Il nous semble important de mieux comprendre comment les jeunes participent à la reproduction de l'identité francophone dans le cadre de leurs propres initiatives, de même que dans le cadre de leur participation à la vie culturelle francophone et aux activités communautaires. Nous offrons en conclusion quelques réflexions sur les pistes à poursuivre pour mieux saisir les transformations de l'identité francophone telle que vécue, choisie et pratiquée par les jeunes aujourd'hui.

SYNTHÈSE : L'IDENTITÉ DES JEUNES FRANCOPHONES

Notre conception de l'identité s'inspire des écrits de Foucault (1976, 1983, 1984) sur la production de l'identité dans le discours ainsi que des travaux de Butler (1990, 1991, 1993) et de Weedon (1997) qui ont poursuivi la théorisation de l'identité discursive. Nous supposons donc que l'identité francophone est une conscience de soi en tant que parlant français. Mais, l'identité francophone c'est aussi la façon que cette francité est vécue et pratiquée. En effet, l'identité est une performance⁵ car c'est l'usage itératif de la langue française et la répétition des pratiques qui lui sont associées qui

donnent un sens identitaire à la francité et qui produisent le « francophone ». Comme elle se construit à travers l'action, l'identité n'est pas un produit statique. Elle est en constante reproduction, car en se renouvelant, elle est aussi réinventée et transformée. Bien que les caractéristiques telles que la langue maternelle et l'origine ethnoculturelle influencent la pratique de la francité, c'est par leurs actions que les parlants français viennent à se reconnaître et que les autres les reconnaissent, comme francophones. Les jeunes deviennent francophones en fréquentant l'école francophone, en écoutant la musique des groupes Swing, Polly-Esther et Grand Dérangement, en suivant l'émission Watatatow, en prenant part au Festival du Voyageur à Winnipeg, à la Nuit sur l'Étang à Sudbury ou aux Cabanes à sucre en Alberta, en participant aux ligues d'improvisation en Ontario, aux Jeux de l'Acadie ou aux divers festivals des villages acadiens dans les maritimes, en parlant français à la maison, à l'école et entre amis. Ainsi, l'identité est d'une part la conceptualisation de l'enfant ou de l'adolescente de ce qu'elle « est », et d'autre part, c'est sa façon « d'être » qui elle est.

a) L'identité que les jeunes revendiquent

Les chercheurs qui s'intéressent à l'identité des jeunes francophones ont étudié les deux dimensions de l'identité francophone, soit les marques identitaires que les jeunes adoptent et leurs comportements linguistiques. Le constat commun des études qui ont examiné la façon dont les jeunes se décrivent est l'insistance de ces derniers sur leur bilinguisme dans leur description de soi. Heller (1984) note que la diversité linguistique des comportements d'élèves d'écoles de langue française d'un milieu culturellement hétérogène comme Toronto fait en sorte qu'il leur est impossible de se construire une identité francophone monolithique. Ailleurs en Ontario, malgré leur affiliation

francophone linguistique associée à leur langue maternelle française et leur affiliation francophone ethnique liée à leur héritage culturel, et bien qu'ils soient fiers de leur francité, les adolescents de Penetanguishene (Gingras, 1993) et les jeunes de Welland (Cardinal, Lapointe et Thériault, 1990) valorisent davantage le fait qu'ils soient bilingues. Les jeunes en Ontario, au Manitoba, en Alberta et ailleurs au Canada s'identifient à leur bilinguisme (Bernard, 1998; Boissonneault, 1996; Marchand, 1998; Dallaire, 1999) et décrivent aussi ceux et celles faisant partie de leur cercle d'amis le plus proche comme de jeunes bilingues (Hébert, 1996). Dans l'ensemble, les chercheurs qui ont abordé la question de l'identité chez les jeunes francophones révèlent que la capacité de communiquer en anglais n'est pas, pour ces jeunes, qu'une caractéristique linguistique. Elle prend plutôt un sens identitaire et joue un rôle central dans leur définition de soi. Quoiqu'il s'agisse d'un constat général qui se manifeste à un degré plus ou moins fort selon le milieu social où vivent les jeunes et selon leur expérience de la francité à l'école et à la maison, cette insistance sur le bilinguisme comme composante de l'identité des jeunes francophones est évidente.

Quelques chercheurs se sont spécifiquement penché sur le sens d'appartenance des jeunes en milieu minoritaire. Boissonneault (1996) a mené une enquête par questionnaire en 1989-1990 auprès de 174 étudiants⁶ de 18 à 24 ans, presque tous de langue maternelle française et inscrits dans des programmes collégiaux ou de premier cycle universitaire offerts en français dans des établissements bilingues de l'Ontario. Elle émet l'hypothèse que les marques « bilingue », « francophone » et « anglophone » indiquent une identité linguistique, alors que « Franco-Ontarien » et « Canadien français » sont les marques d'une identité culturelle/ethnique qui soulignent soit sa

dimension culturelle ou sa dimension structurelle.⁷ Elle a donc invité les étudiants à choisir entre les marques qui renvoient à ces deux types d'identités. L'analyse révèle qu'en matière d'identité linguistique près de trois-quarts des répondants ont opté pour l'identité bilingue et près d'un quart se disent francophones. En ce qui concerne l'identité culturelle/ethnique, les étudiants choisissaient entre les marques identitaires suivantes : Franco-Ontarien, Canadien français, Canadien, Canadien anglais ou autre.

Approximativement 70% de ces étudiants préfèrent afficher explicitement leur appartenance à la francophonie ontarienne ou canadienne alors que 21% des étudiants ont opté pour l'identité canadienne. Le croisement des résultats révèle que 82% des répondants qui se déclarent francophones ont choisi de se définir comme Franco-Ontariens et Canadiens français. Il est aussi à remarquer que bien que les répondants valorisent leur bilinguisme, cela ne les empêche pas d'afficher leur appartenance francophone. En effet, parmi les étudiants qui se sont déclarés bilingues, 66% s'identifient comme Canadien français ou Franco-Ontarien.

Théberge (1998) a repris la grille d'analyse de Boissonneault (1996) afin d'examiner les définitions de leur identité culturelle qu'ont rédigées 137 étudiants au programme de formation à l'enseignement de langue française de l'Université d'Ottawa. Les textes de ces 16 hommes et 121 femmes indiquent que certains incluent plus d'une marque d'identification pour se décrire, un phénomène qui apparaît aussi dans l'étude de Lafontant (2000) et celle de Dallaire (1999). « Franco-Ontarien » est la marque d'identification qui apparaît le plus souvent dans une proportion de 45%. Cette marque émerge aussi dans des désignations multiples comme « Franco-Ontarien francophone », « Franco-Ontarien bilingue », « Franco-Ontarien ayant une autre origine » et « Franco-

Ontarien, Canadien, Canadien français ». La fréquence totale de l'identité franco-ontarienne augmente à un peu plus du deux tiers si l'on tient compte de ces identités composées.

Boissonneault (1996) et Théberge (1998) présument que le choix de marques identitaires particulières permet de distinguer entre des identités à caractère linguistique et des identités à caractère culturel. Les termes « francophone » et « français » émergent des extraits de réponses écrites des jeunes pour expliquer leur identité servent, selon ces analyses, à illustrer la dimension linguistique de leur identité. Boissonneault (1996) déduit en outre que l'énoncé « Je suis française et vis en Ontario » (p. 186) illustre la dimension linguistique de l'identité. Cependant, Gingras (1993) note que d'autres jeunes en Ontario donnent à cette marque identitaire non seulement un sens linguistique, mais aussi un sens ethnique qui signale leur héritage ethnoculturel. Lafontant (2000) aussi constate que des jeunes du Manitoba incluent une dimension culturelle dans leur usage de la marque « français ». Par ailleurs, nous avons constaté que les jeunes d'expression française de l'Alberta attribuent parfois un sens culturel aux marques « français » et « francophone » alors qu'ils utilisent à l'occasion « Franco-Albertains » et « Canadiens français » dans un sens strictement linguistique (Dallaire, 1999). Nous ne pouvons pas prendre pour acquis le concept que les jeunes expriment lorsqu'ils utilisent ces marques identitaires. Ce n'est qu'en leur demandant de définir ces termes ou en les analysant dans le contexte d'échanges plus considérables et approfondis que nous pouvons en déduire le sens.

Lafontant (2000) a lui aussi analysé les choix de marques identitaires des jeunes dans le cadre d'une recherche auprès de 31 étudiants⁸ d'écoles secondaires francophones

du Manitoba âgés entre 17 et 18 ans. Cet auteur explique que les jeunes peuvent choisir entre une multiplicité de marques d'identité individuelle. Certaines de ces marques identitaires soulignent l'appartenance à une collectivité et renvoient à un « Nous », telle que l'identité ethnique ou culturelle, alors que d'autres marques identitaires sont plutôt associées à la singularité du sujet et renvoient au « Je ». Enfin, d'autres marques identitaires mixtes se situent entre ces deux pôles collectivisants et singularisants et réfèrent à des groupes volontaristes ou encore à des styles de vie.

Des entrevues ont permis à Lafontant (2000) d'examiner les choix des adolescents entre les marques identitaires collectives Franco-Manitobain, Canadien français et Canadien de même qu'à comprendre le sens qu'ils accordent à ces marques. Davantage de jeunes (35%) se disent Canadien français alors que 29% d'entre eux ont opté pour l'identité canadienne et 16% des répondants s'identifient comme Franco-Manitobains. Bien que les entrevues avec ces répondants démontrent qu'ils sont bilingues et qu'ils supposent être en mesure de choisir de ne pas se faire reconnaître comme francophone, cette étude est la seule que nous avons répertoriée sur l'identité des jeunes francophones qui ne signale pas que ces derniers accordent un sens identitaire à leur bilinguisme.

Lafontant (2000) note la fluidité des identités collectives les plus communes et remarque que plusieurs jeunes ont, en réaction aux autres questions de l'entrevue, apporté des nuances ou modifié leur première réponse quant à la marque identitaire qui les désigne le mieux. Il conclut que les marques identitaires collectives examinées se chevauchent et qu'elles représentent différentes faces de l'identité individuelle, faces que les jeunes ne peuvent réduire à une seule marque culturelle. Ces derniers expliquent d'ailleurs que ces identités collectives représentent les différentes dimensions de

l'identité canadienne, dimensions qu'ils affichent selon le contexte. Ces dimensions sont aussi perçues comme étant égales, sauf chez ceux qui se déclarent Franco-Manitobains et qui désignent ainsi une identité culturelle spécifique. Lafontant (2000) constate qu'environ la moitié de ses répondants ne s'identifient pas à une collectivité fondée sur l'héritage culturel, mais à une collectivité inclusive dont l'appartenance dépend d'un apprentissage possible pour tous et où le patrimoine individuel ne confère pas d'avantage particulier.

Marchand (1998) note aussi cette ouverture sur le monde des jeunes Franco-Manitobains. Son étude ethnographique et ses entrevues avec trois jeunes hommes de langue maternelle française indiquent que l'identité des jeunes francophones vacille entre les deux pôles extrêmes de l'identité minoritaire: le repli sur soi qui renvoie au local et à l'ethnicité historique d'une part et, l'ouverture vers de nouveaux horizons qui s'associe au national et à l'exploitation du biculturalisme d'autre part. Marchand (1998) remarque que les jeunes s'identifient d'abord à la francophonie locale, ce qui pour eux réfère à la francophonie de l'Ouest et qu'ils sont, de plus, fiers de se distinguer des francophones au Québec. Mais leur appartenance francophone s'étend aussi à l'ensemble des francophones de l'Amérique du Nord et même, comme le constatait aussi Théberge (1998), à la francophonie internationale. Marchand (1998) compare d'ailleurs la francophonie manitobaine à une mosaïque identitaire puisqu'elle est composée de Métis et de francophones d'origines canadienne-française, belges, suisses et françaises. Par ailleurs, les jeunes mentionnent leur bilinguisme et leur appartenance au Manitoba et au Canada, des collectivités qui regroupent des anglophones et des francophones, bien que le statut minoritaire de ces derniers limite leur appartenance à part entière. Ces jeunes

tiennent à leur langue maternelle mais ils manifestent un cosmopolitisme culturel et un pluralisme linguistique.

Dans le cadre d'une recherche sur la production de l'identité francophone aux Jeux francophones de l'Alberta (JFA) nous avons aussi exploré les marques identitaires que choisissent les jeunes (Dallaire, 1999, 2001; Dallaire et Whitson, 1998). Au total, 144 adolescents en 1996 et un autre 164 en 1997 ont participé à l'enquête par questionnaire, ce qui représente plus de 90% des participants pour chacune de ces éditions des Jeux. La majorité de ces jeunes étaient âgés entre 12 et 15 ans et la répartition entre les filles et les garçons était à peu près équivalente. Environ la moitié des participants étaient de langue maternelle française et leurs parents étaient aussi de langue maternelle française, un cinquième a déclaré avoir le français et l'anglais comme langues premières et provenaient de familles mixtes alors que le reste, approximativement le tiers des répondants, avait une langue première autre que le français et ni l'un ni l'autre de leurs parents n'avait le français comme langue première. Entre 55% et 60% de jeunes fréquentaient des écoles francophones, alors que les autres avaient été recrutés au sein d'écoles d'immersion française.

Cette diversité des rapports à la langue française et de l'expérience de la francité de nos répondants et le contexte démographique et sociopolitique de la communauté francophone en Alberta explique en partie les disparités entre nos résultats et ceux des études décrites ci-haut. En effet, nos enquêtes démontrent que la marque préférée des répondants aux JFA n'explicite pas leur francité. Presque la moitié des répondants en 1996 et plus du tiers des répondants en 1997 se disent avant tout Canadiens. Cette identité indique clairement leur sentiment d'appartenance nationale et majoritaire. Toutefois,

comme dans le cas de l'étude de Boissonneault (1996), les entrevues effectuées avec 39 participants aux Jeux de 1997 révèlent que l'identité canadienne ne signifie pas un rejet de leur francité. Au contraire, être Canadien, selon la plupart de ces jeunes, sous-entend leur performance des deux langues officielles et leur insertion à la fois dans la francophonie et dans la société anglophone. Mais, dans certains cas, par le choix de cette marque, les répondants indiquent aussi, comme Lafontant (2000) l'a remarqué, que leur rapport à la francité et leur pratique du français ne sont pas prépondérants.

Ce désir de souligner à la fois leurs expériences francophones et anglophones par le choix de l'identité canadienne est clairement visible dans la différence entre les résultats de l'enquête en 1996 et ceux de 1997. En 1996, le questionnaire offrait comme choix d'identité les marques Franco-Albertain, francophone, Canadien français, Albertain, Canadien, francophile et autre. L'année suivante, la marque bilingue était ajoutée et tandis que les marques francophile et Albertain étaient éliminés. Suite à ce changement, la fréquence de l'identité canadienne a diminué de 47% à 35% et l'identité bilingue a obtenu 17% des premiers choix des répondants. En optant pour l'identité bilingue plutôt que canadienne les jeunes mettaient davantage en évidence leur francité, tout en indiquant aussi leur appartenance anglophone. Le deuxième choix le plus fréquent des jeunes en 1996 et en 1997 était l'identité canadienne française, représentant approximativement le quart des réponses en 1996 et en 1997. Bien que cette marque souligne la prédominance de leur francité, les jeunes ont ajouté qu'elle implique aussi leur bilinguisme – il semblait évident pour eux qu'un francophone parle aussi l'anglais.

Ce sont les entretiens de groupes avec les jeunes aux JFA de 1997 qui nous ont permis de mieux saisir le sens qu'ils donnent à ces marques identitaires. Comme nous

l'avons souligné précédemment, notre analyse conçoit l'identité comme un produit discursif, c'est-à-dire que les discours sur le « francophone » qui accordent un sens identitaire à la langue française et qui définissent l'appartenance francophone selon la pratique du français et le rapport à langue gouvernent la performance francophone et produisent les identités francophones. L'étude ethnographique révèle que deux discours sur le francophone, les discours linguistique et culturel, sont énoncés de façon simultanée et antagonique aux Jeux francophones de l'Alberta et dans la francophonie albertaine produisant ainsi des identités instables et incertaines (Dallaire et Denis, 2000). Selon le discours linguistique, la capacité de s'exprimer en français constitue le seul critère qui définit l'appartenance francophone alors que le discours culturel ajoute une dimension ethnique à l'identité francophone et suppose que les francophones partagent non seulement une langue, mais aussi une histoire et une culture particulières associées à la langue française au Canada.⁹

De façon générale, les adolescents réfèrent, du moins de façon explicite, à la pratique de la langue française davantage qu'à l'appartenance culturelle pour définir l'appartenance francophone (Dallaire, 2001; Dallaire et Whitson, 1998). À l'instar de Lafontant (2000), nous avons aussi remarqué le désir des jeunes d'inclure tous les parlants français dans les catégories identitaires francophones, peu importe leur langue première et leur origine ethnoculturelle, mais l'émergence de références spécifiques à l'héritage ethnique révèle tout de même la pertinence persistante du discours culturel. Cette ouverture qui dénote un rejet des identités essentialistes¹⁰ nous semble être une des caractéristiques de la production de l'identité francophone chez les jeunes qui les démarquent des générations précédentes.

En somme, les études sur l'appartenance des jeunes francophones dénotent une instabilité identitaire entre leur francité et leur participation à une société diverse sur le plan culturel et linguistique, entre le local et le national, entre la minorité et la majorité, entre l'exclusivité ethnique et l'inclusivité linguistique et ethnoculturelle. Les jeunes qui se disent Franco-Ontariens, Franco-Manitobains et Franco-Albertains réfèrent à leur langue maternelle française, leur patrimoine culturel et à une délimitation territoriale ou leur appartenance minoritaire (Boissonneault, 1996; Lafontant, 2000; Théberge, 1998; Dallaire, 2001). Ceux qui s'identifient comme Canadien français renvoient à leur langue première et à un héritage culturel ou dans d'autres cas à leur connaissance de la langue française et leurs origines ethniques diverses, mais ils soulignent aussi le caractère inclusif de cette identité et leur lien avec les autres francophones du pays ou avec les autres Canadiens ainsi que leur désaccord avec l'affirmation politique du Québec (Boissonneault, 1996; Lafontant, 2000; Théberge, 1998; Dallaire, 2001, 1999). Les répondants qui adoptent l'identité canadienne marquent un désir d'inclure plutôt que d'exclure, ils cherchent à encadrer les origines diverses, ils tentent de dissimuler un manque face à leur francité, ils insistent sur leur double appartenance au milieu francophone et au milieu anglophone et ils réitèrent que l'anglais et le français sont les langues officielles du Canada (Boissonneault, 1996; Lafontant, 2000; Dallaire, 2001, 1999).

Les entrevues avec les participantes et les participants ont mis en évidence la fluidité des marques identitaires. Les définitions des identités francophones ne sont pas fixes ni statiques. Alors que Lafontant (2000) explique l'indécision identitaire des jeunes en fonction de leur embarras de choix entre les diverses identités qui s'offrent à eux, nous

décelons plutôt une confusion discursive entre les catégories identitaires. Les définitions de l'appartenance et de la communauté francophones varient non seulement d'un jeune à l'autre, mais un même adolescent peut aussi énoncer des définitions contradictoires et/ou ambiguës (Dallaire, 2001). Outre les nuances et analyses complémentaires entre les études sur l'appartenance des jeunes, force est de constater que ces derniers s'identifient à leur bilinguisme et à leur appartenance biculturelle ou multiculturelle sans toutefois rejeter leur francité. Les jeunes choisissent une marque d'identité qui renvoie à l'identité francophone, mais le choix de cette marque varie et la marque choisie n'indique pas nécessairement leur francité de façon explicite.

b) Les pratiques et les comportements identitaires des jeunes

Bien que les jeunes expriment un attachement à la langue française et qu'ils s'identifient, explicitement ou implicitement, à la francophonie, les études répertoriées démontrent que les jeunes n'adoptent pas nécessairement des comportements et des pratiques linguistiques « francophones ». L'étude démolinguistique de Bernard (1990) effectuée dans le cadre du projet Vision d'avenir de la FJCF présente des analyses statistiques des transferts linguistiques des jeunes à partir des données des recensements du Canada entre 1951 et 1986 ainsi que des données tirées de la recherche de Castonguay (1989). Le taux de continuité linguistique des jeunes francophones—c'est-à-dire la proportion des jeunes ayant le français comme langue première qui communique généralement en français à la maison— varie selon la région et le caractère minoritaire de la communauté francophone tout en démontrant que l'usage de l'anglais a augmenté entre 1981 et 1986 et que l'usage du français diminue avec l'âge, surtout au moment où les jeunes quittent le milieu familial (Bernard, 1990). Cependant, une analyse du

recensement de 1996, révèle que le taux de continuité linguistique a augmenté chez les jeunes de 9 ans et moins et qu'il se stabilise chez les 10 à 44 ans (O'Keefe, 1998).

Les études sociolinguistiques ont d'une part exploré le rapport à la langue des jeunes francophones et d'autre part examiné leurs pratiques linguistiques. Les jeunes qui ont participé à ces études ont manifesté une fierté d'être francophone (Cardinal, Lapointe et Thériault, 1990; Gingras, 1993; Hébert, 1996), un attachement à la langue française et une volonté de vivre en français (Bernard, 1991, 1998; Théberge, 1998) et un désir d'être éduqué en français (Tardif, 1995). Ils expliquent que la langue française est importante pour leur développement personnel (Renaud, 1991) et qu'ils y tiennent pour des raisons sentimentales (Boudreau, 1991; Hébert, 1996; Gingras, 1993; Dallaire, 1999), esthétiques (Boudreau, 1991), utilitaires et pragmatiques (Bernard, 1998; Gingras, 1993; Cardinal, Lapointe et Thériault 1990; Dallaire, 1999). Toutefois, Renaud (1991) et Bernard (1998) soutiennent que les jeunes conçoivent avec pessimisme l'avenir de la langue française au Canada.

Les résultats quant à la perception qu'ont les jeunes de leur maîtrise du français révèlent différentes nuances. Renaud (1991) a remarqué que la perception des jeunes du Nouveau-Brunswick quant à leur compétence en français s'est légèrement accrue entre 1983 et 1988. Il rapporte que 65% des étudiants estiment que le français est une langue facile à maîtriser. Les étudiants du Nouveau Brunswick expliquent dans une autre étude (Boudreau, 1991) que le français est toutefois une langue plus difficile à maîtriser que l'anglais. Dans Boissonneault (1996) et Tardif (1995) les jeunes de l'Ontario et de l'Alberta affirment que leur compétence en français est plus ou moins semblable à leur compétence en anglais, mais que leur anglais écrit est supérieur. Boudreau et Dubois

(1991, 1992) spécifient par ailleurs que les jeunes en milieu majoritairement francophone se considèrent plus compétents en français que ceux en milieu minoritaire, alors que Gingras (1993) constate que les jeunes en milieu minoritaire s'expriment plus aisément en anglais qu'en français. Toutefois, il est à remarquer que l'enquête de Laflamme et Berger (1991-1992) auprès des étudiants de l'Université Laurentienne à Sudbury démontre que les résultats des francophones à un test de compétence linguistique en français ne sont pas pires que ceux des anglophones à un test de compétence linguistique en anglais. Ces chercheurs notent donc que vivre dans un milieu minoritaire ne mène pas à l'incompétence linguistique en français des jeunes francophones, puisque les jeunes anglophones majoritaires ne sont pas plus compétents en anglais. Toutefois, le statut de minoritaire contribue probablement au fait que les jeunes francophones sous-évaluent leur compétence linguistique en français. De plus, leur analyse indique qu'il n'y a pas de corrélation directe entre l'exposition au français et la compétence linguistique en français. Il appert donc que la fréquence élevée d'usage du français ne garantit pas la qualité de la langue. Le niveau d'éducation jouerait cependant un rôle déterminant sur la maîtrise de la langue (Laflamme, 2001) et les travaux d'Heller (1995, 1996, 1998, 1999) révèlent que le niveau d'éducation des parents, évalué en fonction du statut socio-économique de la famille, influence aussi la compétence linguistique des enfants. En effet, les jeunes francophones provenant de la classe ouvrière ne développent pas le capital linguistique nécessaire pour réussir dans le milieu scolaire qui privilégie le français standard.

Les résultats des études qui ont examiné les comportements langagiers des jeunes francophones révèlent aussi des disparités régionales, sociales, familiales ainsi que l'influence de la langue maternelle et de l'école française. Toutefois, certains constats

sont semblables. Les jeunes qui fréquentent des écoles francophones communiquent surtout en français à la maison avec leurs parents qu'ils soient au Nouveau Brunswick (Boudreau et Dubois, 1992, Renaud, 1991), en Ontario (Asselin, 1995; Boissonneault, 1996) ou en Alberta (Tardif, 1995). Seule, notre étude auprès d'un échantillon plus diversifié de jeunes parlants français en Alberta a rapporté des résultats forts différents et indique que seulement le quart des répondants ont déclaré parler surtout le français à la maison (Dallaire, 1999). Boudreau et Dubois (1992) précisent que les jeunes en milieu majoritairement francophone utilisent davantage le français en milieu familial que les jeunes en milieu anglophone. Boissonneault (1996), Tardif (1995) et Mougeon et Heller (1986) remarquent par ailleurs que, bien que la plupart des répondants à divers sondages échangent surtout en français avec leurs parents, la proportion de ces jeunes qui communiquent en français avec leurs frères et soeurs est beaucoup moindre. Bernard (1998) a pour sa part conclu que la langue maternelle, et encore parlée, des parents influence la langue d'usage à la maison.

Dans le milieu scolaire francophone au Nouveau Brunswick, Renaud (1991) et Boudreau et Dubois (1992) constatent que les jeunes parlent surtout en français entre eux, malgré des différences selon les régions francophones comparativement aux régions anglophones. Tardif (1995) affirme qu'en Alberta l'usage du français entre amis est plus fréquent dans le contexte de l'école francophone rurale alors que les jeunes des écoles francophones en milieu urbain ont un usage plus marqué de l'anglais. Bernard (1991, 1998) précise des différences selon le cycle scolaire et affirme que les enfants s'expriment davantage en français à l'école primaire. Au secondaire et dans leurs activités parascolaires, les adolescents communiquent aussi en français avec les

enseignants et les adultes mais ils utilisent les deux langues entre eux (Bernard, 1991; Dallaire, 1999). Heller (1984) distingue entre un usage généralement prédominant du français dans le contexte scolaire chez les jeunes qui ont le français comme langue maternelle et qui proviennent de familles francophones et un usage prédominant de l'anglais chez les jeunes de langue maternelle anglaise et française ou de langue maternelle anglaise et de familles mixtes ou non-francophones. En effet, Mougeon et Heller (1986), à partir des résultats d'études ethnographiques dans des écoles francophones de Toronto, d'Ottawa et de Cornwall, constatent que les occasions de communiquer en français à la maison, dans la communauté et ailleurs ont une influence significative sur l'usage du français à l'école. Plus les jeunes sont intégrés dans des réseaux francophones, à l'intérieur et à l'extérieur de l'école, plus ils s'identifient à la langue française et l'utilisent à l'école.

On remarque qu'entre amis, les jeunes communiquent en anglais, surtout à l'extérieur du contexte scolaire ou encore ils utilisent un mélange des deux langues (Asselin, 1995; Bernard, 1991, 1998; Boissonneault, 1996; Tardif, 1995; Dallaire, 1999). Il appert de façon générale que l'anglais devient une langue plus spontanée dans les interactions entre jeunes et que ces derniers manifestent plus de difficulté à s'exprimer en français (Bernard, 1998; Gingras, 1993; Dallaire, 1999). C'est pourquoi Gingras (1993, p. 95) souligne que

[L]a langue dominante d'un jeune n'est pas nécessairement la langue qu'il identifie comme langue maternelle ou langue d'usage à la maison. Sa langue dominante, c'est plutôt celle qu'il maîtrise assez bien pour se *sentir à l'aise* de la parler et qu'il *choisit* quand un interlocuteur bilingue lui présente l'alternative entre cette langue et une autre.

Ainsi, la recherche sur les jeunes francophones gagnerait à se pencher davantage sur leurs comportements linguistiques habituels et spontanés pour mieux comprendre la place du français dans leurs pratiques identitaires.

Les jeunes participent peu aux activités francophones et même s'ils fréquentent l'école francophone, ils ne s'intègrent guère au réseau institutionnel francophone (Cardinal et al., 1990; Dallaire, 1999). Leurs activités de loisirs les conduisent davantage à s'insérer dans la société anglophone ou à consommer la culture populaire de langue anglaise. En effet, les jeunes consomment surtout des produits culturels de langue anglaise que ce soit les émissions de télévision, les programmes à la radio, les films, les journaux et les revues, les disques et les cassettes et ils s'adonnent davantage à des activités culturelles et sociales telles les concerts, le théâtre, les spectacles et les sports dans un contexte anglophone (Asselin, 1995; Bélanger et Dansereau, 1996; Bélanger et Lafrance, 1994; Bernard, 1991, 1998; Boissonneault, 1996; Brabant, 1990; Cardinal et al., 1990; Renaud, 1991; Tardif, 1995; Dallaire, 1999). Les données portant sur l'écoute des programmes à la télévision révèlent cependant des différences régionales importantes. Une enquête de 1993 menée par le Bureau of Broadcasting Measurement auprès des jeunes francophones de 12 à 17 ans révèle en effet que les adolescents des provinces Atlantiques écoutent les émissions de télévision de langue française plus de la moitié du temps, alors que les jeunes de l'Ontario regardent des émissions francophones un cinquième de leur temps d'écoute et ceux de l'Ouest seulement 5% du temps (Bélanger et Lafrance, 1994). Ces différences régionales se rapprochent aussi des spécificités régionales évidentes dans l'usage du français et le rapport à la langue française des jeunes que ce soit à l'école, à la maison et entre amis.

c) Le bilinguisme chez les jeunes

Les études sur l'identité, les comportements linguistiques et l'attitude envers le français des jeunes francophones offrent chacune des nuances et des particularités importantes que nous n'avons pas incluses dans le cadre de ce bilan. Notre synthèse se limite aux constats principaux de ces recherches. Malgré la diversité en fonction de l'âge, de la langue maternelle, des milieux scolaire et familial, de l'environnement socio-politique, des facteurs démographiques et de la région géographique des groupes de jeunes étudiés, les études sociolinguistiques indiquent que la langue anglaise occupe une place de plus en plus dominante dans la vie des jeunes francophones, mais que ces derniers demeurent tout de même attachés à la langue française et à l'appartenance francophone. Peu importe les différentes techniques méthodologiques utilisées et peu importe que les analyses aient été de nature qualitative ou quantitative, les résultats démontrent un usage croissant de l'anglais et l'importance du bilinguisme comme dimension identitaire.

Les chercheurs expliquent le fait que l'anglais devienne la langue dominante chez certains jeunes francophones par leur contexte familial, scolaire et social. Le milieu familial joue un rôle dans la prédominance de l'anglais ou du français chez les jeunes. Alors que Bernard (1991, 1998) associe la « perte » du français des jeunes aux familles mixtes—lorsqu'un seul des parents est francophone¹¹, Landry et Allard (1997) clarifient que ce n'est pas nécessairement le type de famille qui mène au transfert linguistique de l'enfant mais plutôt la valorisation du français dans le milieu familial. Alors que les résultats des études sociolinguistiques confirment que l'anglais prédomine au sein des familles mixtes, l'usage de l'anglais comme langue au foyer n'est pas unique à ce type de

famille : l'anglais est aussi la langue dominante chez des familles francophones (Gingras, 1993; Landry et Allard, 1997) ou encore il est aussi fréquent que le français dans d'autres familles francophones (Dallaire, 1999). Il reste que les probabilités que les jeunes préféreront s'exprimer en français sont plus élevées si cette langue est valorisée à la maison (Tardif, 1995; Landry et Allard, 1997). Mais Gingras (1993) souligne que ce n'est pas un facteur déterminant, il est possible que le français soit la langue d'usage au foyer et que les jeunes soient tout de même plus à l'aise en anglais.

Le milieu scolaire francophone exerce aussi une influence sur la compétence en français, la préférence de cette langue, ainsi que sur l'intensité de l'appartenance francophone des jeunes (Gingras, 1993; Tardif, 1995; Théberge, 1998; Landry 1995). Mais l'école francophone seule ne suffit pas à assurer l'usage dominant du français (Gingras, 1993; Landry et Allard, 1997; Mougeon et Heller, 1986). À partir d'études statistiques auprès des étudiants d'écoles francophones à travers le pays dans des milieux majoritairement anglophones, Landry et Allard (1997) soutiennent que c'est la francité familioscolaire, c'est-à-dire l'interaction en français avec les parents jumelée à la scolarisation en français, qui exerce l'effet le plus significatif sur la plus grande fréquence de l'usage du français. Bernard (1998) explique pour sa part que c'est le degré de vitalité ethnolinguistique de l'environnement où évoluent les jeunes qui influencent leurs pratiques linguistiques. Le concept de vitalité ethnolinguistique intègre l'effet des milieux familial, scolaire et social et s'observe selon trois composantes : le poids démographique des francophones, le statut social de la langue française et le soutien institutionnel francophone (Bernard, 1998). D'autres auteurs ajoutent le concept du déterminisme social et soutiennent que le degré de vitalité ethnolinguistique exerce un effet décisif sur

la pratique du français chez les jeunes (Landry et Maggord, 1992; Landry, 1995). Selon eux, la vitalité ethnolinguistique déterminera le type de bilinguisme qu'adopteront les jeunes. Quand la vitalité familiale, scolaire et communautaire du français est élevée, les jeunes font preuve d'un bilinguisme additif où l'apprentissage de l'anglais ne présente pas une menace à leur compétence et à leur pratique du français. À l'inverse, les jeunes sont soumis à un bilinguisme soustractif qui mène à l'assimilation à l'anglais quand la vitalité ethnolinguistique francophone est faible.

La prépondérance de l'anglais dans le milieu social est le plus souvent évoquée pour expliquer les comportements bilingues ou anglophones des jeunes, que ce soit la dominance de l'anglais dans la région immédiate et dans le réseau social des jeunes, ou l'influence américaine, anglocanadienne et britannique croissante dans l'environnement médiatique et culturel plus large (Bélangier et Lafrance, 1994; Cardinal et al, 1990; Gingras, 1993; Landry, 1995; Renaud, 1991). Heller (1984, 1989) affirme que les jeunes adoptent des pratiques bilingues pour indiquer leur appartenance au groupe majoritaire anglophone ou pour neutraliser les frontières linguistiques alors que Boudreau (1991) et Boudreau et Dubois (1991, 1992) expliquent ces comportements en fonction de l'insécurité linguistique¹² des jeunes qui passent continuellement d'une langue à l'autre.

Laflamme (2001) met toutefois en garde contre la conclusion qu'un usage croissant de l'anglais mène nécessairement les jeunes vers le transfert linguistique. Il explique qu'au cours de son analyse des usages médiatiques de francophones de l'Ontario, il a observé le phénomène de l'alternance linguistique, plutôt que le phénomène de l'assimilation. En effet, il constate que plus les francophones s'adonnent par exemple à la lecture, plus ils lisent en français. Bien que ces francophones tendent à

lire davantage en anglais qu'en français, Laflamme (2001) affirme que plus ils lisent en anglais, plus ils liront aussi en français. Les jeunes francophones peuvent donc alterner entre le français et l'anglais sans s'assimiler. L'auteur ajoute cependant que le mode de l'alternance qui caractérise la façon dont certains francophones vivent leur francité en milieu minoritaire varie selon le niveau d'éducation, la région et l'âge.

Les travaux d'Heller (1989, 1995, 1996, 1998, 1999, à paraître) sont utiles pour mieux comprendre ce phénomène de l'alternance linguistique. Elle constate que les pratiques bilingues des jeunes francophones diffèrent en fonction de leur origine socio-économique. En effet, ses recherches auprès des étudiants d'écoles francophones de Toronto révèlent que les jeunes francophones de la classe ouvrière utilisent surtout un français vernaculaire et emploient à la fois le français et l'anglais lorsqu'ils s'expriment verbalement. Comme ils tentent de créer un milieu bilingue qui correspond mieux à leurs intérêts mais que l'école vise à établir un environnement monolingue francophone, ces jeunes sont marginalisés dans le contexte scolaire. Par ailleurs, les jeunes francophones provenant de la classe moyenne réussissent dans le milieu scolaire et dans le milieu majoritaire car ils peuvent fonctionner de façon monolingue en français standard à l'école, et de façon monolingue en anglais dans les milieux anglophones. Ces variations de l'emploi du français et de l'anglais chez les jeunes francophones exposent ainsi les relations de pouvoir et une délimitation sociale au sein de la communauté francophone.

L'émergence d'une identité dite bilingue chez les jeunes est la conséquence de leur usage spontané et fréquent de l'anglais et renvoie au rôle de la performance linguistique, culturelle et sociale dans la formation de l'identité francophone. L'intégration de leur bilinguisme dans leur conception de soi distingue probablement les

jeunes d'aujourd'hui des générations francophones qui les précèdent. Les jeunes s'identifient comme bilingues parce qu'ils préfèrent et utilisent les deux langues (Boissonneault, 1996; Cardinal et al. 1990; Landry et Allard, 1997) mais pas nécessairement de façon égale, l'anglais étant dominant (Bernard, 1998). L'étude ethnographique de Heller (1984) révèle que les enfants adoptent une identité bilingue pour concilier entre leurs origines ethnoculturelles multiples, leur francité justifiant leur présence à l'école francophone et le milieu à dominance anglophone qui encadre leurs expériences et leurs interactions à l'extérieur du milieu familial et scolaire. D'autres études soulignent aussi que les jeunes provenant de familles mixtes valorisent l'identité bilingue afin de mieux exprimer la diversité de leur héritage linguistique et culturel (Cardinal et al., 1990; Landry et Allard, 1997; Théberge, 1998).

Par ailleurs, nous avons proposé le concept d'hybridité pour mieux comprendre la formation de l'identité bilingue chez les jeunes francophones (Dallaire et Whitson, 1998; Dallaire, 1999; Dallaire et Denis, 2000, 2001). L'hybridité renvoie au processus par lequel les jeunes s'investissent dans des pratiques linguistiques et culturelles variées et se définissent selon ce mélange quotidien. L'identité devient de plus en plus complexe et métissée dans le contexte de la mondialisation alors que les jeunes affirment leur loyauté à la francophonie, mais s'adonnent aussi à des performances qui soulignent leur prédilection pour des styles de vie et des valeurs médiatisées et commercialisées. L'identité hybride ou bilingue est le résultat de l'intégration de deux catégories identitaires—les identités francophone et anglophone, jusqu'alors considérées distinctes, voire même opposées et polarisées. Les jeunes fondent deux identités instables, bien que l'identité anglophone semble plus fixe et certaine dans le contexte canadien que l'identité

francophone minoritaire, en une nouvelle identité instable. Ce qui étonne est le fait que des jeunes de langue maternelle anglaise suivant des programmes scolaires d'immersion française revendiquent aussi une identité bilingue. Non seulement les jeunes de parents francophones, mais aussi ceux de familles mixtes et même de familles anglophones assument une identité qui souligne leur double appartenance francophone et anglophone. L'identité est donc une performance qui ne relève pas nécessairement du patrimoine ethnoculturel. Toutefois, cette hybridité identitaire est asymétrique et se manifeste sous différentes formes. Chez ceux qui sont de dominance francophone elle s'attache à une identité explicitement francophone. Chez les autres, de dominance anglophone, elle se traduit par une identité implicitement ou explicitement bilingue.

LES ACTIVITÉS DE LOISIRS : UNE AVENUE À EXPLORER DAVANTAGE

La recension des écrits révèle que lorsque les chercheurs se sont intéressés à l'impact des loisirs sur la formation du concept de soi des jeunes francophones et sur leurs comportements linguistiques, ils ont surtout examiné la consommation de produits culturels. Alors que les institutions, les projets et les stratégies des communautés francophones ont généralement été au centre des préoccupations des études sur la francophonie minoritaire du Canada, la pratique des loisirs organisés par et pour les francophones a rarement été analysée dans le cadre des études sur les jeunes. Breton (1985), le sociologue qui a introduit le concept de complétude institutionnelle et souligné l'importance de tenir compte du rôle des institutions dans le développement et le maintien de l'appartenance francophone, reconnaissait la contribution des activités récréatives et culturelles pour attirer et retenir les membres au sein des communautés francophones. Pourtant, peu de chercheurs ont tenté de comprendre la construction

identitaire dans le contexte des activités ou des institutions de loisirs gérées par les francophones. Denis (1994) a étudié un projet de formation théâtrale pour comprendre la production des discours sur l'identité francophone en Alberta. Farmer (1996) a mis en évidence l'impact des centres culturels en Ontario dans la reproduction identitaire et dans la redéfinition des rapports entre les francophones et leurs institutions. Stebbins (1994) a démontré que la pratique de loisirs en français ou sous l'égide des institutions communautaires jouait un rôle primordial dans le développement et le maintien de l'appartenance francophone en milieu minoritaire urbain. Nous avons associé les initiatives sportives des organismes franco-ontariens et leurs revendications au gouvernement provincial en matière d'activités physiques et sportives au projet de société de la minorité francophone de l'Ontario qui vise à consolider sa complétude institutionnelle et à accroître les possibilités d'interagir en français, entre francophones (Dallaire, 1995). Finalement, Allain (1996) a examiné la Société des Jeux de l'Acadie et le Conseil provincial des sociétés culturelles dans le cadre d'une étude sur le lien entre les réseaux associatifs francophones au Nouveau Brunswick et les enjeux collectifs de la communauté acadienne de cette province. Aucune de ces études n'examinait l'expérience et le vécu des jeunes, bien qu'Allain (1996) soutienne que les Jeux de l'Acadie ont eu un impact important sur le développement du leadership et de la fierté acadienne des participants.

À notre connaissance, il n'existe à ce jour que deux recherches qui se sont spécifiquement penchées sur le rôle des loisirs francophones dans la formation identitaire des jeunes. La première recherche, réalisée pour le gouvernement de l'Ontario, présentait une évaluation des Jeux franco-ontariens (Asselin, 1995). Ces Jeux ont été créés en 1994

par la Fédération de la jeunesse franco-ontarienne (FESFO) dans le but de reproduire l'identité et la fierté franco-ontarienne et de favoriser le développement du leadership et de réseaux chez les jeunes des écoles secondaires francophones. L'événement de quatre jours comprend des compétitions et des activités coopératives dans cinq volets : sport, amuseur public, arts visuels, improvisation et quiz franco-ontarien. La multidisciplinarité des Jeux a été pensée par les étudiants qui cherchaient ainsi à représenter la diversité de leurs loisirs et de leurs intérêts culturels. En 1995, les Jeux franco-ontariens regroupaient 364 compétiteurs et près de 200 autres jeunes de 14 à 18 ans impliqués à titre de bénévoles.

Asselin (1995) a évalué l'impact des Jeux sur l'intégration communautaire et sur la francité des jeunes ayant participé en tant que compétiteurs ou en tant que bénévoles en effectuant des entrevues de groupe avec 37 jeunes, et en administrant un questionnaire à un échantillon de 52 jeunes ayant pris part aux Jeux en 1994 de même que deux autres questionnaires aux participants durant (304 répondants) et après (146 répondants) les Jeux de 1995. La presque totalité des jeunes répondants ont affirmé que les Jeux avaient intensifié leur fierté franco-ontarienne et leur attachement à la langue française, leur avaient permis de rencontrer d'autres jeunes, les avaient convaincus que le français a un avenir en Ontario, et finalement, les avaient prédisposés à participer à l'organisation d'activités parascolaires ou communautaires. Par ailleurs, la plupart des jeunes considéraient qu'ils avaient acquis une meilleure connaissance de l'Ontario français. Asselin (1995) a aussi remarqué que la majorité des jeunes interagissaient en français librement durant l'événement. De plus, les jeunes ont manifesté une grande satisfaction quant à leur expérience aux Jeux franco-ontariens, un événement exclusivement

francophone. Cette étude des Jeux franco-ontariens confirme que les loisirs conçus et mis en œuvre sous l'égide des organismes francophones peuvent contribuer au développement et au maintien de la francité chez les jeunes francophones.

Une deuxième recherche qui porte sur l'appartenance des jeunes dans le cadre des activités de loisirs révèle toutefois que l'impact d'institutions communautaires sur la reproduction de l'identité francophone peut aussi être complexe et ambiguë. Tel que nous l'avons mentionné plus haut, nous avons examiné la manifestation de la francité des jeunes dans le cadre d'une analyse plus vaste des Jeux francophones de l'Alberta (JFA) (Dallaire, 1999). Les JFA, une initiative de Francophonie Jeunesse de l'Alberta, sont un événement annuel sportif, social et culturel qui existe depuis 1992.¹³ Au cours d'une fin de semaine, les participants prennent part à diverses compétitions sportives en plus d'assister à une danse et à un spectacle. Alors que les entrevues ont révélé que les jeunes étaient conscients des visées identitaires et communautaires des Jeux et qu'ils appuyaient ces buts, leurs réponses aux questionnaires ont démontré que seulement 4% ont souligné le caractère francophone des JFA comme motif de participation. Ils prenaient part aux JFA principalement pour s'amuser, pour rencontrer des amis et pour faire du sport. Faire de nouveaux amis était aussi l'une des deux raisons le plus fréquemment évoquées par les participants aux Jeux franco-ontariens (Asselin, 1995). Toutefois, il semble que les jeunes communiquaient davantage entre eux en anglais aux JFA qu'aux Jeux franco-ontariens. Nous avons observé les participants s'adresser en français aux organisateurs et à tout autre adulte, mais ils interagissaient souvent en anglais ou autant en anglais qu'en français entre eux. Dans le contexte des JFA, les jeunes reproduisaient leur identité hybride, à la fois francophone et anglophone.

En effet, l'étude des JFA révèle que la contribution du sport et des loisirs à la reproduction de l'identité francophone minoritaire est en partie reliée aux particularités de la communauté ainsi qu'aux enjeux qui en découlent (Dallaire, sous presse; Dallaire et Whitson, 1998). Le caractère démographique de la communauté, l'existence ou le manque d'une expertise sportive au sein de la communauté, le degré de valorisation de la francité et de l'appartenance francophone au sein du réseau institutionnel et chez les parlant français, le statut de la francité dans la province de même que l'environnement sociopolitique engendrent des enjeux qui marquent la reproduction de l'identité dans le contexte des sports et loisirs francophones. D'une part, les soucis en matière de gestion et de logistique, les impératifs du sport et les croyances populaires de ce à quoi un événement sportif de qualité doit ressembler peuvent monopoliser les efforts d'organisation, laissant moins de temps et de ressources pour la réalisation de stratégies propres à la réalisation des objectifs identitaires et communautaires. D'autre part, ces préoccupations d'ordre administratives et sportives ont aussi une influence sur l'articulation des discours linguistique et culturel qui produisent l'identité francophone. Par exemple, le recrutement au sein des écoles d'immersion afin d'augmenter le nombre de participants a aussi pour effet d'élargir les critères d'appartenance francophone et favorise ainsi l'énonciation du discours linguistique. C'est dans ce contexte que les participants peuvent souligner le caractère inclusif de l'identité francophone et que les jeunes qui n'ont pas le français comme langue première peuvent revendiquer l'appartenance francophone, même si elle n'est pas la composante dominante de leur identité hybride.

La spécificité de ces deux recherches découle de leur sujet d'analyse—des projets qui émanent des jeunes qui se préoccupent de la reproduction de leur propre francité et qui se préoccupent aussi du renouvellement des communautés francophones. D'une part, l'idée des Jeux franco-ontariens a émergé des délibérations à l'assemblée générale annuelle de la FESFO en 1992. Les étudiants discutaient des défis de la jeunesse franco-ontarienne des années 1990 qu'ils avaient eux-mêmes identifiés : réussir sa quête d'identité, surmonter la dévalorisation, vaincre l'assimilation et sortir de la désillusion (FESFO, sans date). Leur volonté de mettre en œuvre une formule innovatrice qui remet en question les structures dominantes du sport et de la compétition pour répondre explicitement aux objectifs qu'ils s'étaient donné est impressionnante. D'autre part, les Jeux francophones de l'Alberta s'inscrivent expressément dans les démarches du projet Vision d'avenir de la Fédération de la jeunesse canadienne-française. Francophonie Jeunesse de l'Alberta cherchait à consolider la complétude institutionnelle de la communauté et à mousser l'appartenance francophone en offrant aux jeunes des occasions de s'amuser en français. Le dévouement des jeunes et des bénévoles à assurer la croissance et la continuité des JFA malgré les difficultés auxquelles ils font face est frappante. Bref, ces deux événements reflètent les préoccupations des jeunes, leur vision de la francophonie et leur volonté de s'y tailler une place.

PROSPECTIVES DE RECHERCHE SUR LA JEUNESSE FRANCOPHONE

Nos commentaires sur les pistes à suivre s'inspirent en grande partie des commentaires de Cardinal, Lapointe et Thériault (1994) concernant la recherche sur la jeunesse francophone hors Québec. Les études que nous avons recensées abordent la question de l'identité des jeunes francophones dans le contexte de leur appartenance à

une minorité, un statut qui joue de toute évidence un rôle important dans leur conception de soi. Cependant, les chercheurs n'ont pas encore beaucoup tenu compte de la diversité au sein de la jeunesse francophone. Bernard (1990) a examiné les différences selon l'âge des jeunes dans le cadre de ses recherches statistiques, mais les particularités des enfants d'âge préscolaire, des enfants au primaire et des adolescents au secondaire ne sont pas entièrement comprises et la problématique des francophones de 19 à 25-30 ans et leur situation entre les « jeunes » et les « adultes » reste encore à explorer. La question des origines ethnoculturelles a généralement été abordée en fonction de la langue maternelle ou du milieu familial homogène francophone ou mixte. Dallaire (1999), Heller (1984), et Théberge (1998) ont noté la diversité culturelle de leurs répondants, mais l'enjeu du pluralisme culturel des jeunes et de son impact sur l'appartenance mérite plus d'attention. Jusqu'à quel point l'environnement multiculturel et l'héritage pluriethnique encouragent-ils l'ouverture sur le monde et la préférence des jeunes pour une identité francophone linguistique inclusive plutôt qu'une identité culturelle et exclusive? Hébert (1996) est la seule chercheuse qui semble avoir tenu compte de la variable sexe dans l'analyse de l'identité des jeunes. Le rapport qu'entretiennent les filles, les adolescentes et les jeunes femmes à la francité par rapport à celui qu'entretiennent les garçons, les adolescents et les jeunes hommes demeure pratiquement inconnu. Enfin, à l'instar des travaux de Laflamme (2001) et de Heller (1995, 1996, 1999) il serait intéressant d'étudier l'impact du statut socio-économique familial, que ce soit le niveau d'éducation des parents, leur occupation et le revenu familial ou le niveau d'éducation collégial et universitaire des jeunes adultes. Est-ce que la classe sociale influence la production identitaire des francophones?

L'analyse des initiatives des jeunes et de leurs espaces favoriserait une meilleure compréhension de la reproduction de leur francité (Cardinal et al., 1994). Le milieu scolaire francophone semble servir de point d'ancrage et d'intégration des jeunes au réseau institutionnel de la communauté. Il serait opportun d'étudier comment les étudiants s'approprient les activités périscolaires et parascolaires qu'ils dirigent eux-mêmes et celles, comme les Jeux de l'Acadie, les Tournois franco-ontariens et le Festival Théâtre Jeunesse, mises sur pied pour les jeunes par d'autres organismes. Les pratiques des jeunes à l'extérieur du contexte de l'école sont aussi pertinentes mais nous en savons peu, par exemple, sur l'histoire des associations jeunesse et leur insertion dans les réseaux institutionnels francophones. Comment formulent-elles leurs préoccupations et leurs projets? Quels lieux francophones les jeunes investissent-ils et comment y redéfinissent-ils l'identité francophone une fois qu'ils quittent l'école secondaire? Les jeunes de 19 à 30 ans soutiennent leur rapport à la communauté en s'impliquant notamment dans l'organisation des Jeux francophones de l'Alberta et autres activités pour la jeunesse ainsi qu'en participant à des manifestations culturelles comme la Fête franco-albertaine (Dallaire, 1999). Les institutions culturelles telles que les radios communautaires et le théâtre de même que les événements culturels comme la Nuit sur l'Étang, le Festival franco-ontarien, la Fête franco-albertaine et le Festival du Voyageur servent probablement de lieux principaux de rencontres francophones pour les jeunes adultes. Cette hypothèse reste toutefois inexplorée.

Jusqu'à quel point ces espaces favorisent-ils l'articulation d'une culture francophone actuelle? L'identité associée à une culture francophone s'avère problématique pour les jeunes en raison du caractère parfois « folklorisant » de la notion

de culture qui circule dans les communautés francophones. Malgré l'existence d'activités culturelles modernes auxquelles participent d'ailleurs les jeunes, les chercheurs notent la persistance d'une notion de culture historique qui renvoie aux traditions canadiennes-françaises (Cardinal et al. 1990; Marchand, 1998; Dallaire, sous presse). Les jeunes ne conçoivent pas la culture francophone comme une culture dynamique et contemporaine. La question du développement d'une culture francophone et de la perception qu'en ont les jeunes pose un enjeu important qui mérite d'être analysé davantage.

Ce malaise qu'éprouvent les jeunes face à la culture francophone est aussi emblématique de leur désir de se démarquer, voire de se dissocier, du Québec et des produits culturels qui proviennent du Québec (Marchand, 1998; Dallaire, à paraître, 1999). Le rapport paradoxal qu'entretiennent les jeunes avec le Québec et son impact sur leur appartenance francophone mérite d'être exploré davantage. D'une part, il appert que les jeunes énoncent une identité canadienne-française qui inclut explicitement le Québec ou encore une identité canadienne qui l'inclut implicitement. D'autre part, certains d'entre eux sont aptes à se distancier de ce qui est « québécois ».

L'évolution récente des débats sur la scène politique et sur la scène publique concernant la question nationale influence sûrement le lien problématique entre les jeunes et le Québec et signale, tel que Cardinal et al. (1994) le notaient, l'importance de tenir compte de l'impact des dynamismes structureaux de la société canadienne dans la redéfinition des identités des jeunes. Comment le vécu des jeunes des années 1990 et 2000 se distingue-t-il de l'expérience des jeunes des années 1960 à 1980 et des mouvements culturels qui ont notamment réinventé les identités franco-ontariennes et acadiennes? Dans quelle mesure l'émergence de l'identité bilingue découle-t-elle de la

Loi canadienne sur les langues officielles et du régime de droits linguistiques? Des jeunes qui n'auraient pu historiquement s'identifier comme francophones expriment aujourd'hui une appartenance francophone bien qu'elle ne soit pas nécessairement la composante dominante de leur identité. Quel est le rôle des politiques de multiculturalisme, des programmes d'immersion française, des discours sur l'identité canadienne et sur l'identité *Canadian* et des revendications des immigrants et des francophones de cultures autre que canadienne-française sur le développement de l'appartenance francophone chez des jeunes qui ne sont pas de langue maternelle française ou qui ne sont pas de descendance « pure laine »?

Outre les circonstances propres à la société canadienne, la production identitaire des jeunes est aussi marquée par des processus qui dépassent les frontières du Canada. Il importe notamment de se pencher sur les effets de la mondialisation et des pratiques de consommation sur les styles de vie des jeunes qui, comme l'indique Lafontant (2000) multiplient les possibilités d'identités individuelles. En somme, la recherche sur les jeunes francophones en milieu minoritaire n'a pas encore développé une problématique de la jeunesse (Cardinal et al., 1994). Dans quelle mesure les pratiques, les croyances, les valeurs et les préoccupations des jeunes francophones proviennent-elles des conditions spécifiques d'une génération qui dépassent le cadre des communautés francophones et même du Canada? La problématique de la jeunesse n'est d'ailleurs pas un objet d'étude très approfondi en anthropologie et en sciences sociales (Wulff, 1995). Toutefois, de plus en plus d'études en *cultural studies* s'intéressent aux pratiques des jeunes dans le contexte de la mondialisation, de la diversité ethnique, de la consommation et de la culture populaire.¹⁴ Il serait sans doute profitable aux chercheurs qui s'intéressent aux

jeunes francophones de s'inspirer davantage des études en *cultural studies* afin de mieux comprendre les processus identitaires chez les jeunes francophones, le rôle actif des jeunes dans la reproduction de leur identité et de la communauté, ainsi que l'appartenance de ces jeunes à une génération qui dépasse le cadre de la minorité francophone.

Cardinal et al. (1994) constataient que les études sur les jeunes en milieu minoritaire concevaient les jeunes en tant que « victimes de l'assimilation ». Pourtant l'identité est une performance, c'est-à-dire une action par des sujets agissants. La mise en œuvre du projet Vision d'avenir, la création des Jeux franco-ontariens et des Jeux francophones de l'Alberta de même que l'émergence d'initiatives locales et ponctuelles comme le Club S.O.S. français d'une polyvalente de Caraquet au Nouveau Brunswick¹⁵ démontrent que les jeunes assument un rôle d'acteur dans leur rapport à la francité et dans la construction de leur identité. L'appartenance francophone et l'identité bilingue de même que le rejet de la francité et le transfert linguistique ne se réduisent pas à des processus inconscients régis par des structures sociales. Ce sont aussi des choix, bien que ces choix et ces actions s'inscrivent dans un contexte démographique, familial, scolaire, communautaire, social et politique spécifique. Nous avons noté le besoin d'examiner plus à fond les dynamiques structurelles qui influencent la francité des jeunes, mais nous insistons aussi sur la dimension active de l'identité.¹⁶ C'est pourquoi nous soulignons le besoin parallèle d'explorer les initiatives et les actions des jeunes dans le contexte des activités et des institutions francophones. La recherche sur les jeunes gagnerait à les concevoir en tant qu'agents de changement afin de mieux comprendre comment ils participent à la reproduction du « francophone ». En effet, l'émergence d'une identité et de comportements bilingues chez les jeunes annonce des changements révélateurs qui

auront un impact notable sur les possibilités d'avenir des communautés francophones. Il importe de poursuivre les réflexions théoriques et les analyses empiriques sur les choix et les pratiques des jeunes pour comprendre comment ils transigent parmi la multiplicité des choix d'identités qui leur appartiennent de faire et comment ils gèrent leur francité.

¹ Nous tenons à remercier notre collègue Jean Harvey ainsi que les évaluateurs anonymes pour leurs corrections et leurs suggestions de révision.

² La réalisation de ce bilan de la recherche sur l'identité des jeunes francophones en milieu minoritaire a été soutenue par l'appui financier du Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) de l'Université d'Ottawa de même que l'appui financier du Conseil des recherches en sciences humaines (CRSH) du Canada.

³ Cet organisme jeunesse portait auparavant le nom de « Fédération des élèves du secondaire franco-ontarien » (FESFO). En avril 1994, il adopta le nom « Fédération de la jeunesse franco-ontarienne » mais conserva toutefois l'acronyme FESFO.

⁴ L'une de nous assistait à cette rencontre en tant que chercheuse dans le cadre d'une étude comparative des Jeux francophones de l'Alberta, des Jeux franco-ontariens et des Jeux de l'Acadie. Cette recherche en cours vise, entre autres, à mieux comprendre l'identité des jeunes participants. Ces informations sont tirées de nos notes d'observation.

⁵ Nous évoquons ici la performativité de l'identité telle que développée par Butler (1990, 1991, 1993) dans son analyse des identités sexuelles et des identités de genre.

⁶ Boissonneault (1996) ne précise pas la composition de son échantillon selon le sexe des répondants. Nous supposons toutefois que des jeunes hommes et des jeunes femmes ont participé à l'enquête.

⁷ L'auteur s'inspire du cadre théorique qu'ont développé Juteau-Lee et Lapointe (1980) pour expliquer les changements de l'identité francophone culturelle en Ontario. Leur étude effectuée entre 1974 et 1976 démontrait que l'identité francophone ontarienne était en transition, passant d'une identité mettant en évidence sa dimension culturelle associée à la langue française et à l'ethnicité canadienne-française, à une identité exprimant davantage sa dimension structurelle, le territoire provincial où se jouaient les luttes francophones. Ceux qui étaient engagés et qui participaient aux débats politiques et à l'action sociale afin d'améliorer la situation des francophones s'identifiaient surtout aux dimensions structurelles encadrant leurs revendications et adoptaient alors le terme « Franco-Ontarien ».

⁸ Lafontant (2000) ne distingue pas entre le nombre de jeunes hommes et de jeunes femmes qui ont pris part à cette étude, mais nous présumons que l'échantillon inclut des répondants et des répondantes.

⁹ Pour une analyse des communautés francophones comme communautés ethniques, c'est-à-dire des communautés d'histoire et de culture, voir Juteau-Lee (1983) et pour une analyse de la dimension politique et structurelle de l'ethnicité des communautés francophones voir Thériault (1994).

¹⁰ Juteau-Lee (1983) explique que l'approche essentialiste propose une définition a-historique du 'vrai' francophone en supposant qu'il existe une essence francophone, c'est-à-dire des qualités véritables qui caractérisent l'identité francophone et qui renvoient par exemple à la langue française et à certaines pratiques culturelles. L'identité francophone, selon cette perspective, est définie selon un modèle figé qui permet d'exclure les parlants français qui ne 'possèdent' pas cette essence préétablie ou ces qualités véritables.

¹¹ Bernard (1991) utilise les concepts endogamie et exogamie pour distinguer entre les familles caractérisées par des parents qui partagent le français comme langue maternelle et les familles mixtes.

¹² Les études linguistiques effectuées au Nouveau Brunswick par Boudreau (1991) et Boudreau et Dubois (1991, 1992) établissent un lien de causalité entre le degré de diglossie du milieu et l'insécurité linguistique des jeunes francophones. Selon ces auteurs, la situation diglossique se caractérise par un rapport de force entre deux langues distinctes ou deux variétés d'une même langue et par l'attribution de fonctions différentes à ces deux langues. Le degré de diglossie est plus élevé lorsque les francophones se retrouvent dans un milieu à dominance anglophone. Les chercheurs ont trouvé que c'est aussi dans ces milieux que le degré d'insécurité linguistique face à la langue française maternelle est aussi le plus élevé chez les jeunes.

Plus ils oscillent entre le français et l'anglais, plus ils développent une insécurité linguistique. En fait, en milieu minoritaire, les jeunes font face à une situation de triglossie car leur français vernaculaire s'oppose au français standard et à l'anglais. Comme les erreurs ne sont pas permises dans l'utilisation de la langue première et que les jeunes ne maîtrisent pas le français standard, ils s'expriment en anglais. C'est pourquoi les auteurs avancent que c'est l'insécurité linguistique face au français standard qui mène au transfert linguistique des jeunes à l'anglais.

¹³ Alors que la création des Jeux franco-ontariens s'inscrit dans le cadre d'une réflexion des jeunes prenant part à une activité de la FESFO en 1992 afin de trouver des solutions à la désillusion de la jeunesse franco-ontarienne, la fondation des Jeux francophones de l'Alberta relève directement de la commission Vision d'avenir de la FJCF et de son emphase sur le succès des Jeux de l'Acadie. Pour plus de détails sur l'histoire des Jeux francophones de l'Alberta et l'influence des Jeux de l'Acadie dans leur conception voir le chapitre trois dans Dallaire (1999).

¹⁴ « *Youth Cultures* » (Amit-Talai et Wulff, 1995), une collection d'études ethnographiques sur les pratiques interculturelles des jeunes en Angleterre, en Algérie, aux Pays Bas, au Québec, au Népal et aux Iles Salomon, et d'autres études sur l'influence des loisirs sur la reproduction identitaire des jeunes (Fisher-Keller, 1997; Ullah, 1990; Roberts, 1997) témoigne de l'intérêt des chercheurs à comprendre les jeunes en tant que groupe distinct mais aussi tant qu'acteurs sociaux.

¹⁵ Chiasson (1990) explique qu'il s'agit d'un regroupement d'étudiants pour la défense de la langue française créé en réaction à un incident sportif alors qu'un arbitre a interdit l'usage du français durant un match de soccer interscolaire entre une équipe francophone et une équipe anglophone. Le Club a adopté le slogan « Savourons notre langue » qui « signifie apprécier, prendre le temps d'aimer notre langue et notre culture. » (p. 39).

¹⁶ Ainsi, dans le débat actuel sur la problématique des transferts linguistiques chez les francophones en milieu minoritaire qui opposent les « pessimistes » qui préconisent une approche déterministe fondée sur les études démolinguistiques présumant que les individus subissent passivement l'assimilation (voir par exemple les travaux de Bernard, 1990, 1991, 1998 et de Castonguay, 1989, 1993, 1994) aux « optimistes » qui s'intéressent à la vitalité des communautés soulignant la complexité de la situation des francophones en milieu minoritaire et qui insistent à la fois sur le rôle des institutions francophones et sur le rôle actif des individus dans leurs choix linguistiques (voir Couture, 2001; Laflamme, 2001 et O'Keefe, 1998), nous nous situons dans le camp des optimistes.

Références

- ALLAIN, Greg. « Fragmentation ou vitalité? Les nouveaux réseaux associatifs dans l'Acadie du Nouveau-Brunswick. », dans *Pour un espace de recherche au Canada français*, sous la direction de Benoît Cazabon. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1996, pp. 93-125.
- AMIT-TALAI, Vered et WULFF, Helena. *Youth cultures: a cross-cultural perspective*. New York: Routledge, 1995, 239 p.
- ASSELIN, Marie-Claude. *The franco-ontarian games study: Final report*. Toronto: Sport and Recreation Policy and Planning Branch, Ontario Ministry of Citizenship, Culture and Recreation, 1995, 117 p.
- BÉLANGER, Jean-Luc. «L'institutionnalisation des sports et loisirs» *Égalité*, n° 15, printemps-été, 1985, pp. 73-80.
- BÉLANGER, Pierre et DANSEREAU, Stéphanie. «Environnements scolaire et familial de jeunes ontariens et incidences sur le comportement télévisuel», *Francophonies d'Amérique*, n° 6, 1996, pp. 99-118.
- BÉLANGER, Pierre et LAFRANCE, Réjean. «Culture francophone et médias canadiens: mise en perspective des usages» *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. VI, n° 2, automne 1994, pp. 215-246.
- BERNARD, Roger. *Le Canada français: Entre mythe et utopie*. Ottawa: Le Nordir, 1998, 238 p.
- BERNARD, Roger. *Un avenir incertain. [Vision d'avenir. Livre III]*. Ottawa: Fédération des jeunes Canadiens français, 1991, 280 p.
- BERNARD, Roger. *Le choc des nombres. Dossier statistique sur la francophonie canadienne, 1951-1986. [Vision d'avenir. Livre II]*. Ottawa: Fédération des jeunes Canadiens français Inc., 1990, 311 p.
- BOISSONNEAULT, Julie. «Bilingue/francophone, Franco-Ontarien/Canadien français: choix des marques d'identification chez les étudiants francophones» *Revue du Nouvel Ontario*, vol. XX, 1996, pp. 173-192.
- BOUDREAU, Annette. «Les rapports que de jeunes Acadiens et Acadiennes entretiennent avec leur langue et avec la langue» *Égalité*, n° XXX, automne 1991, pp. 17-37.
- BOUDREAU, Annette et DUBOIS, Lise. «Insécurité linguistique et diglossie: Étude comparative de deux régions de l'Acadie du Nouveau-Brunswick» *Revue de l'Université de Moncton*, vol. XV, n° 1-2, 1992, pp. 3-22.

BOUDREAU, Annette et DUBOIS, Lise. «L'insécurité linguistique comme entrave à l'apprentissage du français» *Revue de l'ACLA*, vol. XIII, n° 2, automne 1991, pp. 37-50.

BRABANT, Michel. «Faits, attitudes et opinions du jeune franco-ontarien à l'égard du français», dans *Regards sur le jeune Franco-Ontarien: Actes de colloque*, sous la direction de Dany Laveault, Jean-Marie Joly et Lionel Desjarlais. Ottawa: Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 1990, pp.137-149.

BRETON, Raymond. «Les réseaux d'organisation et les institutions», dans *État de la recherche sur les communautés francophones hors Québec*. Ottawa: Fédération des francophones hors Québec, 1985, pp. 4-20.

BUTLER, Judith. *Bodies that matter: on the discursive limits of "sex"*. New York: Routledge, 1993, 288 p.

BUTLER, Judith. «Imitation and Gender Insubordination», dans *Inside/out: lesbian theories, gay theories*, sous la direction de Diane Fuss. New York: Routledge, 1991, pp.13-31.

BUTLER, Judith. *Gender Trouble. Feminism and the subversion of identity*. New York: Routledge, 1990, 172 p.

CARDINAL, Linda, LAPOINTE, Jean et THÉRIAULT, Joseph Yvon. *État de la recherche sur les communautés Francophones hors Québec. 1980-1990*. Ottawa: Université d'Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, 1994, 198 p.

CARDINAL, Linda, LAPOINTE, Jean et THÉRIAULT, Joseph Yvon. «La jeunesse ontarioise, une jeunesse moderne? Le cas des jeunes Franco-Wellandaises/es», dans *Regards sur le jeune Franco-Ontarien: Actes de colloque*, sous la direction de Dany Laveault, Jean-Marie Joly et Lionel Desjarlais. Ottawa: Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 1990, pp.149-157.

CASTONGUAY, Charles. «Évolution récente de l'assimilation linguistique au Canada», dans *Langue, espace, société: Les variétés du français en Amérique du Nord*, sous la direction de Claude Poirier. Sainte-Foy: Les Presses de l'Université Laval. 1994, pp. 277-311.

CASTONGUAY, Charles. «Le déclin des populations francophones de l'Ouest canadien» *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 5, n° 2, 1993, pp. 147-153.

CASTONGUAY, Charles. *La situation linguistique des jeunes francophones hors Québec*. Ottawa: Fédération des jeunes Canadiens français Inc., 1989, 32 p.

CHIASSEON, Christine. «Un club de jeunes à la défense de la langue française» *Éducation et francophonie*, vol. XVIII, n° 2, août 1990, pp. 39-40.

COUTURE, Claude. «La disparition inévitable des francophones à l'extérieur du Québec: un fait inéluctable ou le reflet d'un discours déterministe». *Francophonies d'Amérique*, n° 11, 2001, pp. 7-18.

DALLAIRE, Christine. «Sport's Impact on the Francophoneness of the Alberta Francophone Games (AFG)» *Ethnologies*, sous presse en août 2000.

DALLAIRE, Christine. «La communauté francophone en Alberta: ce que les jeunes en pensent», dans *Actes du colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO)* tenu à Edmonton, Alberta les 22, 23 et 24 octobre 1998, sous la direction de Pamela Sing et Paul Dubé. Edmonton: Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, 2001, pp. 27-57.

DALLAIRE, Christine. *The Alberta Francophone Games : A Question of Identity*. Thèse de doctorat, University of Alberta, Edmonton, 1999, 265 p.

DALLAIRE, Christine et DENIS, Claude. «"If you don't speak French, you're out": Don Cherry, the Alberta Francophone Games, and the Discursive Construction of Canada's Francophones» *Cahiers canadiens de sociologie*, vol. XXV, n° 4, automne 2000, pp. 415-440.

DALLAIRE, Christine et DENIS, Claude. *À hybride, hybride et demi : Les performances du français chez les jeunes Canadiens*. Communication présentée lors du colloque « Jeunesse et société francophone minoritaire en mouvance » du réseau de la recherche sur la francophonie canadienne (dans le cadre de l'ACFAS), Sherbrooke, mai 2001.

DALLAIRE, Christine et DENIS, Claude. *"Pas juste francophone": L'identité hybride des jeunes d'expression française en situation minoritaire*. Communication présentée à la 10e conférence biennale de l'Association irlandaise d'études canadiennes (AIEC), Killiney, Irlande, mai 2000.

DALLAIRE, Christine et WHITSON, David. «Growing up in l'archipel: Youth identities in the context of the Alberta Francophone Games», dans *Identité canadienne: région/pays/nation: choix de communications* présentées lors du 24e congrès annuel de l'Association d'études canadiennes qui se tenait à l'Université Memorial de Terre-Neuve du 6 au 8 juin 1997, sous la direction de Caroline Andrew, Will Straw et Joseph Yvon Thériault, Canadian issues/Thèmes canadiens, 20. Montréal: Association d'études canadiennes, 1998, pp. 91-107.

DALLAIRE, Christine. «Le projet sportif des organismes franco-ontariens et leurs revendications auprès du gouvernement provincial» *Recherches Sociographiques*, vol. XXXVI, n° 2, mai-août 1995, pp. 243-263.

DENIS, Claude. «Théâtre et création nationale: l'aide étatique aux identités officielles», dans *La production culturelle en milieu minoritaire*, sous la direction de André Fauchon. [Actes du 13e colloque du CEFICO (14-16 octobre 1993)]. Saint-Boniface: Presses universitaires de Saint-Boniface, 1994, pp. 47-63.

FARMER, Diane. «Le centre culturel, acteur privilégié d'une francité renouvelée», dans *Pour un espace de recherche au Canada français: discours, objets et méthodes*, sous la direction de Benoît Cazabon. Ottawa: Les presses de l'Université d'Ottawa, 1996, pp. 201-227.

FÉDÉRATION DE LA JEUNESSE FRANCO-ONTARIENNE (FESFO). *Des jeux... qui nous rassemblent! "Performance, coopération, fierté.* Formule proposée pour l'organisation de jeux franco-ontariens spéciaux. Vanier: FESFO, sans date.

FÉDÉRATION DES JEUNES CANADIENS FRANÇAIS (FJCF). *L'avenir devant nous. La jeunesse, le problème de l'assimilation et le développement des communautés canadiennes-françaises* [Vision d'avenir. Rapport de la Commission nationale d'étude sur l'assimilation. Livre IV]. Ottawa: FJCF, 1992, 161 p.

FISHERKELLER, JoEllen. «Everyday learning about identities among young adolescents in television culture» *Anthropology & Education Quarterly*, vol. XXVIII, n° 4, décembre 1997, pp. 467-492.

FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité. I. La volonté de savoir.* Paris: Éditions Gallimard, 1976/1998, 211 p.

FOUCAULT, Michel. «Afterword. The subject and power», dans *Michel Foucault: beyond structuralism and hermeneutics*, sous la direction de Hubert L. Dreyfus and Paul Rabinow. Chicago: The University of Chicago Press, 1983, pp. 208-226.

FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité. II. L'usage des plaisirs.* France: Éditions Gallimard, 1984/1998, 339 p.

GINGRAS, François-Pierre. «Identité: Jeune, francophone minoritaire en Ontario» *Francophonies d'Amérique*, vol. III, 1993, pp. 91-103.

HÉBERT, Yvonne. «Mes amies sont bilingues, comme MOI!», dans *Pour un espace de recherche au Canada français*, sous la direction de Benoît Cazabon. Ottawa: Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1996, pp. 141-158.

HELLER, Monica. «Identities, ideologies and the analysis of bilingual speech», dans *Sprachliche Kreationen in der Migration Gesellschaft*, sous la direction de K. Meng et V. Hinnenkamp. À paraître.

HELLER, Monica. «Alternative ideologies of la francophonie» *Journal of Sociolinguistics*, vol. III, n° 3, 1999, pp. 336-359.

HELLER, Monica. «Dimensions sociopolitiques des alternances de codes en Ontario français», dans *Français d'Amérique: variation, créolisation, normalisation*, sous la direction de Patrice Brasseur. Avignon, France: Centre d'études canadiennes, Université d'Avignon, 1998, pp. 293-307.

HELLER, Monica. «Legitimate language in a multilingual school» *Linguistics and Education*, vol. VIII, 1996, pp. 139-157.

HELLER, Monica. «Language choice, social institutions, and symbolic domination» *Language in Society*, vol. XXIV, 1995, pp. 373-405.

HELLER, Monica. «Variation dans l'emploi du français et de l'anglais par les élèves des écoles de langue française de Toronto», dans *Le français canadien parlé hors Québec: aperçu sociolinguistique*, sous la direction de Raymond Mougéon et Édouard Beniak. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1989, pp. 153-168.

HELLER, Monica. «Language and Ethnic Identity in a Toronto French-Language School» *Canadian Ethnic Studies*, vol. XVI, n° 2, 1984, pp. 1-14.

JUTEAU-LEE, Danielle. «La production de l'ethnicité ou la part réelle de l'idéal» *Sociologie et sociétés*, vol. XV, n° 2, 1983, pp. 39-54.

JUTEAU-LEE, Danielle et LAPOINTE, Jean. «Identité culturelle et identité structurelle dans l'Ontario francophone: analyse d'une transition» dans *Identité culturelle et francophonie dans les Amériques (III)*, sous la direction de Alain Baudot, Jean-Claude Jaubert et Robert Sabourin. Québec: CIRB, 1980, pp. 60-71.

LAFLAMME, Simon. *Alternance linguistique et postmodernité: le cas des jeunes francophones en contexte minoritaire*. Communication présentée Colloque du Réseau de la recherche sur la francophonie canadienne dans le cadre de l'ACFAS, Sherbrooke. Mai 2001.

LAFLAMME, Simon et BERGER, Jacques. «Autre considération sur le rapport entre la compétence linguistique et l'environnement social» *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 13-14, 1991-1992, pp. 133-154.

LAFONTANT, Jean. «Les «Je» dans la chambre aux miroirs» *Francophonies d'Amérique*, n° 10, 2000, pp. 53-68.

LANDRY, Rogrigue et ALLARD, Réal. «L'exogamie et le maintien de deux langues et de deux cultures: le rôle de la francité familioscolaire» *Revue des sciences de l'éducation*, vol. XXIII, n° 3, 1997, pp. 561-592.

LANDRY, Rodrigue. «Le présent et l'avenir des nouvelles générations d'apprenants dans nos écoles françaises» *Éducation et francophonie*, vol. 22, n° spécial, janvier 1995, pp. 13-24.

LANDRY, Rodrigue et MAGORD André. «Vitalité de la langue française à Terre-Neuve et au Labrador: les rôles de la communauté et de l'école» *Éducation et francophonies*, vol. 20, n° 2, août 1992, pp. 3-23.

MARCHAND, Anne-Sophie. «L'identité franco-manitobaine: de l'identité métisse au métissage des identités», dans *Identité canadienne: région/pays/nation: choix de communications* présentées lors du 24e congrès annuel de l'Association d'études canadiennes qui se tenaient à l'Université Memorial de Terre-Neuve du 6 au 8 juin 1997, sous la direction de Caroline Andrew, Will Straw et Joseph Yvon Thériault. Canadian Issues/Thèmes canadiens, 20. Montréal: Association d'études canadiennes, 1998, pp. 57-71.

MOUGEON, Raymond et HELLER, Monica. «The social and historical context of minority French language education in Ontario» *Journal of multilingual and multicultural development*, vol. VII, n° 2/3, 1986, pp. 199-227.

O'KEEFE, Michael. *Minorités francophones: assimilation et vitalité des communautés*. Ottawa: Patrimoine Canada, 1988, 63 p.

RENAUD, Aldéo. «L'assimilation chez les jeunes francophones du Nouveau-Brunswick» *Francophonies d'Amérique*, vol. I, 1991, pp. 73-83.

ROBERTS, Ken. «Same activities, different meanings: British youth cultures in the 1990s» *Leisure Studies*, vol. XVI, n° 1, janvier 1997, pp. 1-15.

STEBBINS, Robert. *The Franco-Calgarians: French language, leisure, and linguistic life-style in an anglophone city*. Toronto: University of Toronto Press, 1994, 151 p.

TARDIF, Claudette. «Variables de fréquentation de l'école secondaire francophone en milieu minoritaire» *Revue des sciences de l'éducation*, vol. XXI, n° 2, 1995, pp. 311-330.

THÉBERGE, Mariette. «Marques d'identification d'étudiants en formation à l'enseignement et conception de leur rôle en animation culturelle» *Revue du Nouvel-Ontario*, vol. XXII, 1998, pp. 45-69.

THÉRIAULT, Joseph Yvon. «Entre la nation et l'ethnie. Sociologie, société et communautés minoritaires francophones» *Sociologie et sociétés*, vol. 26, n°1, 1994, pp. 15-32.

ULLAH, Philip. «Rhetoric and ideology in social identification: the case of second generation of Irish youths» *Discourse & Society*, vol. 1, n° 2, 1990, pp. 167-188.

WEEDON, Chris. *Feminist Practice and Poststructuralist Theory*. Oxford: Blackwell Publishers, 1997, 195 p.

WULFF, Helena. «Introducing youth cultures in its own right: the state of the art and new possibilities», dans *Youth cultures: a cross-cultural perspective*, sous la direction de Vered Amit-Talai et Helena Wulff. New York: Routledge, 1995, pp. 1-18